

LYON : GRAND SEMINAIRE 2° et 3° ANNEE (59-61)

Après quelques jours en famille, je vais me présenter au Grand Séminaire. Le Supérieur qui m'accueille, c'est le Père Jacques DALBIN : de directeur spirituel, il est passé supérieur.

Tout de suite, il me propose, pour exorciser les fantasmes du Service militaire, d'aller faire une retraite aux Ouches, au pied des montagnes, dans un cadre enchanteur. Et moi de lui répondre que je viens de faire une retraite exceptionnelle de 50 jours dans les geôles de l'armée par 40° à l'ombre avec pour compagnon Saint Jean de la Croix. Ce qu'il me propose, c'est du tourisme spirituel. Comme dépaysement, j'ai été servi. Je suis donc prêt à reprendre le Séminaire là où je l'avais laissé. En effet, l'année scolaire venait de reprendre depuis quelques jours.

Le Père a vu qu'il avait affaire à un homme décidé, et il n'a pas insisté. J'ai donc sans tardé réintégré le Séminaire.

Je retrouvais mes camarades qui eux aussi avaient fini leur temps de Service. Certains étaient restés en France, mais la plupart avaient été envoyés en Algérie. Pour certains, ça avait été très dur, ils avaient vu mourir des compagnons, ils avaient connu les embuscades, les délations, la peur. Certains étaient un peu gradés et avaient eu de lourdes responsabilités. L'un d'entre nous, François SAPET, y avait même laissé la vie.

Tous avaient mûri. Ils avaient passé beaucoup de temps à l'armée. Partis pour 18 mois, ils étaient devenus ADL (au-delà de la durée légale). Les 18 mois étaient devenus 24, puis 27, comme pour moi. Au retour, bien des points du règlement allaient leur paraître mesquins, conçus pour des adolescents qu'ils n'étaient plus.

A la fin du Service militaire, on reçoit son livret militaire dûment rempli, avec à l'intérieur le « Certificat de bonne conduite ». Dans le mien il n'y en avait pas. Il y avait seulement mes grades successifs, avec les dates : 2° classe, puis brigadier, puis brigadier-chef, et enfin, à l'encre rouge : « remis conducteur de 2° classe. » Les soldats du Train sont appelés conducteurs, les boutons de leurs uniformes sont blancs et non dorés.

Avoir le certificat de bonne conduite, c'est peu de chose, ça n'a aucune valeur. Mais ne pas l'avoir, c'est grave. Il paraît que ça peut être un obstacle pour entrer dans la fonction publique. Et un séminariste condamné à « 60 dont 30 », sans Certificat de bonne conduite, on n'avait encore jamais vu ça aux Missions Africaines. Je reprenais donc les études avec un certain handicap, surtout que nous avions parmi nos professeurs le Père Maxime GAUME, ancien de la 2° DB du Général Leclerc, décoré, encore aumônier militaire sur Lyon, le Père Georges YECHE qui était colonel de réserve, et d'autres adeptes d'une discipline toute militaire.

Le Père DALBIN était très à cheval sur l'horaire. Le couvre-feu le soir était à 21 heures : on devait éteindre les lumières et se coucher. A 9h 05, le Père Dalbin sortait dans la cour, intérieure ou extérieure, il repérait les chambres allumées, et il venait frapper à votre porte, chuchotant que depuis quelques minutes le travail que vous faisiez, étant contre le règlement, n'était plus selon la volonté de Dieu, par conséquent inutile. Il fallait donc éteindre et se coucher quamprimum pour revenir sous le regard de Dieu.

L'économiste était le Père Paul Gotte. Tout jeune prêtre, il venait de terminer le séminaire. C'était un génie de l'organisation, comme sa vie en mission le montrera par la suite (Yamoussoukro, Toumodi, Kokoumbo). En quelques mois il avait modernisé la cuisine, qui auparavant était digne d'un roman de Zola. Le gaz et l'électricité avaient remplacé le charbon et ses fumées ou simplement le travail des mains. Désormais, quand les séminaristes étaient embauchés pour les pluches, c'était seulement pour les finitions de détail : la machine avait fait l'essentiel

On le voyait peu, sinon à la chapelle de bonne heure le matin, en prière avant tous les autres.

ETUDES ET PROFESSEURS

Nous avons eu pour la théologie trois professeurs. La théologie fondamentale et la théologie morale, au moins au début, étaient le domaine du Père Maxime GAUME : un crâne luisant, une longue barbe grise qu'il caressait continuellement avec volupté, une démarche rendue altièrre par son embonpoint. Dehors il portait toujours un grand béret. Un bel homme, juste un peu court.

Il s'appuyait essentiellement sur les livres de TANQUEREY, un auteur du début du siècle, en latin, des ouvrages très bien composés mais non moins rétrogrades. Il y en avait toute une série. Normalement il fallait les avoir. Mais, à la vérité, peu de séminaristes avaient le courage de les acheter. Heureusement, les anciens qui les possédaient n'avaient pas non plus l'envie de les traîner pendant toute leur vie, et ils les laissaient en héritage à leurs successeurs. Dans certains exemplaires, écornés par des générations d'utilisateurs, on pouvait lire, inscrites en marge, les plaisanteries que le Père Gaume avait faites et allait refaire inmanquablement en arrivant à cet endroit, ou les questions impertinentes que les élèves avaient posées et qui avaient mérité de passer à la postérité pour être relancées. Comme celle-ci : *Vous dites que pour gagner les indulgences il est nécessaire de prononcer distinctement, même si c'est à voix basse, toutes les syllabes. Est-ce que les bègues gagnent double indulgence ?* Ou encore celle-ci, plus cruelle : *Pendant des semaines, vous nous avez parlé de Dieu. Or vous n'avez jamais cité Jésus-Christ. N'a-t-il pas quelque chose à dire sur la question ?*

Pour moi, ne trouvant pas de livres disponibles et n'ayant pas l'intention de me mettre en frais, je suis allé demander à mon oncle prêtre s'il n'avait pas de « Tanquerey » dans ses archives. Il les avait, et m'a passé toute la collection. Les éditions successives n'avaient pratiquement rien modifié. Or mon oncle avait fait le Grand Séminaire dans les années 1910, cinquante ans plus tôt : c'est dire à quel point cette théologie pouvait être à jour !

Par la suite, la théologie morale a été enseignée par le Père Joseph Hardy. Il venait de finir son Doctorat en droit canonique. Tanquerey avait cédé la place à Haring, et avec les commentaires que le Père nous donnait, nous étions en plein dans une pensée moderne, à la fois très évangélique et très ouverte sur les problèmes du monde présent.

Le père Hardy faisait aussi la Liturgie, mais ce n'était pas tellement son domaine, et il se fiait surtout au livre qui était très ritualiste. C'était un homme impressionnant, non par sa taille qui était petite, mais par sa culture et son aisance. Il était aussi à l'aise dans une chaire de professeur que sur un terrain de foot : homme de contact, animant les conversations ou les réunions avec compétence et humour. Le Père Hardy était promis à un brillant avenir puisqu'il allait devenir Supérieur Général de la SMA.



La théologie dogmatique, c'était le Père Jean BONFILS, lui aussi promis à un grand avenir : biographe du fondateur, provincial, puis évêque en France, à Viviers puis à Nice. C'était un

méridional de Bédarieux, à l'accent chantant et au rire sonore qui démarrait très facilement. Son cours était clair, intéressant. Il essayait de naviguer entre les anciens livres et les nouveaux, comme *l'Initiation théologique*, dont les volumes paraissaient progressivement. Pour un méridional qu'il était, il manquait cependant un peu d'humour. Il aimait bien plaisanter, rire des uns et des autres, mais il prenait très mal la contradiction ou les questions parfois un peu impertinentes des séminaristes.

Le vieux Père Joseph DELHOMMEL, dit Pepito, c'est-à-dire *petit Joseph*, était le spécialiste du Droit canonique. Lui aussi, comme le père Gaume, aimait se caresser la barbe. Sa voix était faible et il devenait de plus en plus sourd. C'était un puits de science, c'est lui qui rédigeait l'*ORDO*, c'est-à-dire le calendrier liturgique de la SMA. Il fallait être très au courant de tous les computs, de toutes les préséances, de la longueur des années... un pro. Mais, à mon goût, il était très ennuyeux. Avec lui aussi, il fallait acheter des livres : le petit Code en latin, et de gros commentaires en plusieurs volumes. Vu l'amour que j'avais des questions canoniques, je n'ai jamais acheté les gros livres, je me suis contenté du petit Code, et à la fin du Séminaire je n'avais même pas fini d'en découper les pages. Car à l'époque la plupart des livres brochés étaient vendus sans passer au massicot : c'était au lecteur de découper les pages.

Je me suis toujours débrouillé avec les livres des autres, et aux examens j'avais généralement 3,5/10, ce qui est la note minimale pour ne pas être puni. Je méritais à peine cette note, mais je la devais sans doute à la miséricorde de ce père plein de bonté, qui voyait en moi un élève tranquille et inoffensif qu'il ne fallait pas décourager sur la route du sacerdoce.

Pour l'Écriture Sainte, j'ai connu deux professeurs.

Le Père Maurice PRAT était un vrai lyonnais, réservé, ne disant jamais un mot plus haut que l'autre, ne s'emportant pas, souriant volontiers mais ne riant jamais aux éclats, un peu comme le Monsieur Brun de Pagnol. De temps en temps, il levait un doigt pour signaler un mot d'humour lyonnais, lequel humour n'est pas toujours décelable pour ceux qui ne sont pas nés près du Rhône et de la Saône s'il n'est pas précédé d'un signe annonciateur.

Ses cours étaient intéressants, précis, toutes les interprétations proposées en cas de doute ; il était au courant des dernières nouveautés, il a même participé au VTB (*Vocabulaire de Théologie Biblique*), un « pro ». A cause de sa dignité, certains l'appelaient l'*extrême-onction*. Mais il ne faut pas se fier aux apparences : au Bénin, il fut un grand constructeur et un grand curé de paroisse.

Nous avons eu aussi le Père Joseph PAUGAM . Sa petite taille lui avait valu le nom de *petit prophète*. Il était très différent du Père Prat : moins sévère, plus enjoué, plaisantant volontiers, mais moins précis et moins ordonné. Un peu plus simple, mais très intéressant lui aussi.

En Écriture sainte, il n'y avait pas de manuel. Il y avait la grosse *Introduction à la Bible* en deux volumes, ardue, indigeste. Il y avait la Bible de Jérusalem avec ses notes, surtout l'édition en fascicules qu'on pouvait lire à la Bibliothèque. Il y avait aussi toutes les études de détail sur tel ou tel livre biblique.



LES FORMATIONS COMPLEMENTAIRES

C'est là que je voudrais introduire des réflexions très importantes pour comprendre la suite. L'époque où nous vivions – les années 60 – était une période d'essor dans tous les domaines. Les dernières séquelles de la guerre avaient disparu, la vie surgissait de tous côtés. L'économie était florissante. La main d'œuvre étrangère était accueillie à bras ouverts. L'Eglise connaissait la même vitalité. Les ordinations étaient nombreuses. C'était l'explosion de mouvements qui avaient commencé timidement après la guerre : renouveau biblique, renouveau liturgique, renouveau spirituel, renouveau théologique, renouveau pastoral, œcuménisme...

Nous étions en plein dedans, attirés, comme envoûtés par toutes ces nouveautés. Ce n'était pas la démangeaison d'entendre des nouveautés que condamnait Saint Paul. C'était nouveau et en même temps c'était un retour à la tradition pour vivre le monde présent : tout cela nous touchait au plus profond et au meilleur de nous-mêmes. Bientôt le pape Jean XXIII consacrerait ce renouveau en convoquant le Concile Vatican II.

C'est ainsi qu'en plus de nos pères professeurs, nous avions au dehors, par nos lectures, bien d'autres maîtres. J'en cite quelques-uns :

Louis Bouyer, dont j'achetais tous les livres les yeux fermés,

les Pères Daniélou, Roguet, de Lubac, de Montcheuil,

Dom Divo Barsotti, Thomas Merton, Claude-Jean Nesmy, Thierry Maertens,

les exégètes Albert Gelin, Augustin George, Jacques Guillet, Pierre Grelot,

et aussi les Pères Congar et Rahner (mais pas pour moi, trop difficiles à suivre), et bien d'autres moins célèbres.

En somme, une foule de maîtres que l'on pouvait contacter à tout moment

Nous pouvions aussi consulter des revues : *la Maison-Dieu*, *la Vie spirituelle*, *Christus*, *les Informations Catholiques internationales*.

Les collections *Livre de vie*, *Foi vivante*, *Maîtres spirituels*, *Sources chrétiennes*, mettaient à notre disposition les textes ou les biographies des penseurs, des priants, des héros de la charité à travers les siècles.

Les revues que nous ne trouvions pas au Séminaire, nous pouvions les lire en ville, par exemple dans la salle de lecture des Dominicains, en face de l'Université, de l'autre côté du Rhône.

De temps en temps, les Facultés catholiques proposaient des conférences ouvertes à tous. J'ai souvenir du Père Feuillet, un gros dominicain, qui avait parlé de la Bible comme mémoire d'un peuple en marche vers le Christ, tout le contraire d'un texte figé, magique et infaillible : il arrachait la Bible à la poussière des siècles. Une autre fois, Dom Thierry Maertens avait parlé pendant deux heures, debout, sans notes, allant et venant à travers les livres bibliques, les bras croisés sous son scapulaire : une érudition extraordinaire, de vieux textes qui reprenaient vie. Quand on lisait avidement ses articles dans *Paroisse et Liturgie*, c'était un bonheur de l'avoir devant soi. Il y avait aussi, à certaines époques, aux Facultés, des cours de Grégorien avec le Père Bouiller. Après les cours, le Père Albert Gélin donnait un commentaire des Psaumes. J'y allais le plus souvent possible, pas pour le grégorien mais pour le père Gélin. Il vous décortiquait un Psaume, le faisait revivre comme au temps d'Israël. Ensuite, il fermait le livre, il baissait les yeux, et disait : « Maintenant, prions ! » Et le vieux Psaume prenait les accents de notre vie d'aujourd'hui, il exprimait nos joies, nos peines, nos désirs, nos colères... des moments d'une intense ferveur, la Bible descendue dans les cœurs.

Pendant la Semaine de l'unité, il y avait toujours une conférence faite par un pasteur, quelque part dans la ville. C'était nouveau, inédit : des catholiques et des protestants assis côte à côte pour communier à un même enseignement ! A voir l'enthousiasme de l'assemblée, on aurait cru que l'unité allait se faire l'année suivante. Et nous suivions aussi le Renouveau liturgique et pastoral des paroisses, fondé sur une liturgie vivante : le Père Michonneau, la paroisse St Séverin de Paris. Nous connaissions tous des prêtres ouvriers bien dans leur peau, à la fois près de Dieu et près du monde.

On n'en finirait pas d'énumérer toutes les manifestations de ce fourmillement de vie. Tout cela nous enserrait de toutes parts, au-dehors comme au-dedans, nous en avions plein les yeux, plein la tête et plein le cœur. Alors, à certains jours, après une conférence passionnante ou une lecture lumineuse, le retour dans notre modeste salle de cours était une plongée dans la pénombre et la banalité. Il était inévitable qu'il y ait de temps en temps des insatisfactions ou des ruades.

TRAVAIL MANUEL

Aux Missions Africaines, comme chez les moines, le travail manuel accompagne toujours le travail intellectuel et la prière ; c'est une initiation à la vie de pauvreté et de débrouillardise du missionnaire. A part un petit atelier de reliure et les indispensables photocopies, le travail manuel consistait surtout dans l'entretien de la maison (balayage, lavage) et l'aide à certains services (vaisselle, pluches, alimentation de la chaudière en hiver).

Cela se faisait sous l'autorité du « chef des travaux », périodiquement renouvelé car la tâche n'était pas facile. Le plus compliqué, c'était de répartir les travaux pour qu'au long des semaines tout le monde soit employé avec justice, sans que certains soient sollicités plus souvent que d'autres. Il fallait aussi faire face aux imprévus : les plombs qui sautent, les w.c. qui se bouchent... J'ai eu moi-même à remplir ce rôle pendant quelque temps. Il y avait souvent des réclamations, mais tout s'arrangeait à l'amiable sans avoir à faire appel aux autorités.

Une seule corvée n'était jamais refusée ni contestée : le nettoyage de la cuisine le samedi après-midi. Cela se terminait toujours par un bon bol de cacao et un gâteau préparés par la Soeur cuisinière, dont la réputation n'était pas à faire.

FRERES D'ARMES

Il y avait parmi les Séminaristes un Comité de soutien aux séminaristes soldats, avec une petite revue polycopiée : *Frères d'armes*. La revue donnait des nouvelles des uns et des autres et les dispersés se sentaient moins seuls. Le Comité était chargé aussi d'accueillir les séminaristes soldats lors de leur passage au 150. Ce n'était pas facile, car bien souvent les séminaristes arrivaient sans avoir eu le temps de prévenir. Pour se faire ouvrir, c'était toute une histoire. Le Comité avait demandé qu'il y ait quelque part une sonnette discrète réservée aux soldats et reliée à la chambre d'un membre du Comité. « Pas question, disaient les Autorités, les mendiants du coin auraient tôt fait de le savoir et de devenir importuns. » De quelque côté qu'on se présente, il y avait plusieurs portes à franchir, toutes hermétiques. Un jour, un soldat arrivé nuitamment, après avoir tourné plusieurs fois autour du bâtiment, avait fini par envoyer un caillou dans la vitre d'un séminariste. Le séminariste s'était réveillé et lui avait ouvert. Mais il avait fallu qu'il rembourse le changement de la vitre, sur ordre de l'économe provincial : c'était alors le Père Tavernier, qu'on appelait familièrement le *camarade syndiqué*, car devant l'Etat laïc, à l'époque de l'interdiction des Religieux, les Missions Africaines avaient dû prendre le vilain nom de *Syndicat des missionnaires coloniaux*.

Le *camarade syndiqué* n'était pas toujours aussi dur. Chaque année, le 22 novembre, en la fête de Ste Cécile, patronne des musiciens et des chorales, il offrait un copieux goûter aux séminaristes.

FACETIES

Le sérieux de la vie quotidienne était rompu de temps en temps par des moments de rire autorisé et organisé.

En la fête de Sainte Catherine, patronne des canonistes, les séminaristes venaient en classe en barrette. Pour ceux qui ne connaissent pas cet accessoire périmé, c'était une espèce de petit chapeau carré surmonté d'un pompon : elle est noire pour les séminaristes et les prêtres, violette pour les évêques, rouge pour les cardinaux. Ce jour-là donc, chaque fois que le professeur cite le numéro d'un « canon », un séminariste désigné donne un coup de claquoir et chacun soulève sa barrette, comme on le faisait à la chapelle pour chanter le *Gloria Patri* qui terminait la psalmodie. Cela se faisait aussi parfois en cours de théologie à chaque citation du nom d'un théologien.

Une année, le père Bonfils, qui n'aimait pas être chahuté, avait prétexté un mal de tête pour annuler la classe. Le lendemain, au babillard (tableau d'affichage), un papier vengeur déclarait : *Hier Thomas a eu peur d'affronter Catherine*.

En fin d'année, il y avait la *Fête des diacres*. Les séminaristes en fin de troisième année, qui allaient être ordonnés diacres, étaient l'objet d'une petite séance récréative. Les plus jeunes faisaient le portrait de chacun des diacres : avec mimes, chants, poèmes, chacun était caricaturé et recevait une affectation fantaisiste pour son avenir missionnaire. Cela se terminait par le verre de l'amitié partagé par toute la communauté.

Il y avait bien d'autres facéties non officielles. Ainsi cette statue de Ste Thérèse grandeur nature quelquefois abandonnée dans les escaliers pour voir combien de séminaristes distraits la salueraient en passant.

Il y a eu aussi l'opération barrettes. Nous en avons tous assez de porter dans les processions et à la chapelle cet accessoire ridicule. Certains ont décidé de la discréditer en le portant en des temps et des lieux incongrus, jusqu'à ce que le père Dalbin, excédé, décide la mort de l'objet. Et il en fut ainsi : on voyait des séminaristes aller aux toilettes en barrette, d'autres la

portaient en garnissant la chaudière, d'autres en balayant les couloirs, certains même lui avaient agrafé une jugulaire en tissu noir pour en faire un passe-montagne. Et un jour le père Dalbin déclara que la barrette était un vêtement liturgique digne de respect. Mais vu l'irrespect croissant dont la barrette était l'objet, il déclara sa mise à la retraite définitive : il ne voulait plus en voir nulle part, ni à la chapelle ni ailleurs. La barrette disparut, et un grand pas fut franchi dans la longue histoire du vêtement ecclésiastique dans la SMA.

SORTIES ET DETENTES



Le jeudi était jour de sortie et de détente. Nous allions généralement au Rozay, à la sortie du quartier de Vaise, où la SMA avait une grande propriété : une maison, un grand parc et une ferme louée à un paysan qui chaque matin apportait le lait au 150.

Par la suite, la Société a fait l'acquisition d'une propriété à Chaponost pour en faire un petit Séminaire. Le jeudi, certains d'entre nous y allaient pour aider à faire les premiers travaux de nettoyage, sous la direction du père Louis BOUVIER.

Une fois par an, il y avait pèlerinage à Ars. On y allait en car, en vélo : les plus vigoureux allaient même à pied.

Le premier jeudi du mois, après le repas de midi, on était libre de passer l'après-midi en ville ou chez des amis.

Pendant la belle saison, je faisais un rapide aller-retour en vélo à Saint-Symphorien : 40 km en passant par le col de la Luère. Bonjour à maman, un petit café et retour, 40 km encore, plus faciles, c'est presque tout en descente. Une brève pause devant le portail de la cour pour sortir la soutane de la sacoche (la randonnée était effectuée en tenue légère plus sportive) et la remettre sur le dos. Il fallait être de retour avant 18h.

LE VELO

Il faut consacrer un paragraphe au vélo, un instrument de locomotion indispensable si on voulait avoir un peu de liberté. Aller au Rozay, à Chaponost, faire des courses en ville... il fallait un moyen de déplacement. C'était le seul permis, les engins motorisés étaient interdits, et c'était aussi le moyen de transport le plus économique : le petit atelier au fond de la cour servait de garage et était équipé pour les petites réparations.

J'avais un bon vélo, solide, léger. Mon père l'avait acheté pour ses grands enfants. Mon frère aîné s'étant très tôt motorisé, c'est moi qui en ai hérité. Et vraiment, j'en ai profité. Pendant les vacances, je ne craignais pas les distances : Avignon, Aix-en-Provence, Dijon, avec nuit à la belle étoile à mi-chemin si la distance était trop longue.

Nous avions un grand entraînement, permettant toutes les audaces. C'est ainsi qu'avec Jacques Sicard, compagnon de cours, nous n'avons pas hésité à entreprendre de grands voyages. Ce fut d'abord Lourdes, en passant par les gorges du Tarn et Toulouse. Retour par le sud, Narbonne, la vallée du Rhône. C'était, je pense, en 1960 : environ 1500 km. L'année suivante, nous nous sommes enhardis. Nous sommes allés jusqu'à Rome via Turin, Milan, Padoue, Venise. Retour par Assise, Florence, Pise, Gênes, Turin : près de 3000 km, tout le mois d'août sur les routes. Le premier voyage avait été plus spirituel, le second plus culturel. Ce furent des journées merveilleuses. Nous avons même songé à St Jacques de Compostelle pour une autre année, mais ça n'a pas été possible : le temps a roulé plus vite que nous.

Il y avait au Séminaire un tandem, à la disposition de tous. Seul les plus hardis s'en servaient. Mais deux gars de vingt ans sur un tandem, ça peut aller très vite, ça peut même être impressionnant pour ceux qui les voient passer quand ils portent des soutanes. Le tandem avait ses spécialistes, surtout Roger MORITZ, Jean-Pierre FREY, dit Jules, Pierre PAVAGEAU. Ils prenaient plaisir à se lancer à pleine vitesse dans les grandes artères de la ville, y compris « la rue de la Ré », et sur les trottoirs des quais de Saône, pour rejoindre le Rozay.

QUESTIONS SANS REPONSE ou LE REBELLE REVIENT

Le temps passait. Nous voici un peu avant Noël 60, c'est l'examen de fin de trimestre. Le Père Bonfils, pour l'examen de théologie, donne une question sur le monogénisme. Il nous avait fatigué pendant des semaines sur les rapports entre la science et la foi. N'ayant pas l'esprit philosophique, je ne voyais pas où était le problème si chacun cultivait proprement son jardin. Et voilà que ça revenait encore à l'examen. Enervé, je réponds ironiquement à peu près en ces termes : « Monogénisme, polygénisme, tout cela n'a pas grande importance. Pour le moment, la science est plutôt favorable au monogénisme, alors l'Eglise dit que c'est là la vérité. Mais si dans quelque temps la science prouve que le polygénisme est le plus vraisemblable, le Magistère affirmera *avec la même sérénité* que là se trouve la vérité. »

Le lendemain, le Père Bonfils me convoque et me passe un bon savon. Comment ai-je pu écrire *avec la même sérénité*. Est-ce que je crois que le Pape et les évêques sont des ignorants ou des opportunistes ? Le supérieur aussi m'a convoqué pour me sermonner. La nouvelle de mon impertinence a dû être connue de tous les pères de la maison. Le père Dalbin, qui m'avait dit plusieurs fois : *Carteron, vous êtes un bohème*, parce que je n'étais pas toujours à l'heure voulue au lieu voulu, et que je roulais souvent en vélo sans soutane, allait maintenant changer d'avis. Les autres professeurs, qui me considéraient jusque là comme un élève appliqué, soucieux de m'informer, allaient aussi modifier leur opinion et me considérer comme un impertinent. Les anciens militaires, les Gaume, Yèche... allaient abonder dans le sens des officiers qui m'avaient refusé le Certificat de bonne conduite. Je n'étais plus un bohème, je n'étais plus un esprit curieux, je devenais un rebelle à surveiller.

Ce qui fut confirmé trois mois plus tard. C'était encore l'examen de théologie. Pendant tout le trimestre, nous avions étudié le Christ, sa personne, son message. Et voilà que comme conclusion de tout ce travail, le Père Bonfils nous proposait comme sujet : *la doctrine mariale de l'encyclique Ad coeli reginam*. Ce n'est pas que je n'aime pas la Vierge Marie, bien au contraire,

mais pour dire vrai, à cause de l'abondance de la matière, j'avais négligé d'approfondir les dernières leçons du trimestre sur Marie, et je n'avais pas lu l'encyclique en question.

J'ai donc écrit sur ma feuille ces simples mots : « Je n'ai pas lu l'encyclique. » En quelques secondes, j'avais déposé ma feuille sur la table, devant le Père Bonfils médusé, et j'étais sorti.

Aussitôt le temps de l'examen terminé, le Père m'appelle : « Qu'est-ce qui se passe? Même si vous n'aviez pas lu l'encyclique, vous pouviez répondre ! » Je lui ai dit « Bien sûr, j'aurais pu dire des banalités, comme l'ont fait sans doute la plupart de mes camarades qui n'ont pas lu l'encyclique plus que moi. Mais je suis comme ça : j'aurais dû lire, je n'ai pas lu, je me tais. »

C'était la deuxième incartade de l'année. Celui dont le Service militaire avait fait un rebelle se révélait sous son vrai jour. La sanction allait tomber sans tarder. J'étais envoyé à Pont-Rousseau pour finir l'année scolaire comme professeur de 6^{ème}, en remplacement du Père André Chauvin qui était fatigué.